

TEMPLON

II

GALERIE TEMPLON

SNOBINART, décembre 2025



Daniel Templon : Au nom de l'art

La petite galerie établie dans le sous-sol d'un antiquaire en 1966 a fait du chemin en 60 ans. La Galerie Templon a vu passer près de 300 artistes, parmi les plus grands noms : Warhol, Cognée, Ben, Alberola, Viallat... Son fondateur, Daniel Templon, évoque sa carrière et sa récente représentation de l'artiste Martial Raysse.

RECUEILLI PAR PAULINE BAILLY

Êtes-vous optimiste face à la crise que traverse le milieu de l'art ?

Suis-je optimiste ? Oui, la crise, il s'agit de la traverser le mieux possible. C'est une crise conséquente, bien sûr, mais toutes les crises du monde ont une fin. Attendons sa fin. Il y a des gens qui ne peuvent pas imaginer ça. Ce qu'il faut, c'est faire attention, économiser, être prudent. Une galerie c'est avant tout un commerce, certains s'imaginent qu'une galerie a quelque chose de sacré, mais être marchand de tableaux, c'est un commerce comme un autre. En tout cas, en ce moment, faire des opérations audacieuses, c'est dangereux. Mon exposition Hans Op de Beeck, c'est une opération audacieuse, il faut dire que je l'ai programmée il y a 2 ans. Le coût d'une exposition comme celle-ci est considérable, mais c'est une des plus belles expositions dans Paris, une des plus belles que j'aurais jamais faite, ça marque les esprits.

Ne jamais renoncer, c'est ça, la clef du succès ?

Un collaborateur m'a dit un jour : "Ce que j'ai appris chez Templon, c'est qu'il n'y a rien d'impossible." Bien sûr c'est un peu exagéré, mais dans le fond, je pense vraiment ça. Il n'y a pas de raison qu'on n'y arrive pas. Tant qu'on a la compétence, la volonté et le travail. Il faut construire une réputation : la qualité de ses expositions, la qualité de ses artistes... la richesse d'une galerie passe par ses artistes. Si vous avez des artistes indiscutables, les gens reviendront parce qu'ils vous font confiance.

Comment choisissez-vous vos artistes ?

C'est une question aussi difficile que de savoir pourquoi vous avez choisi tel homme ou telle femme, essayer d'y répondre, ça sera toujours à côté. Il y a des indices rationnels, mais à la fin c'est complètement irrationnel.

Ne répétez pas ça, mais en même temps c'est tellement vrai : vous êtes à une soirée avec cinquante personnes, et tout à coup, l'une d'elles vous attire. Ce n'est pas forcément la plus belle, la plus intelligente ou la mieux habillée, mais c'est celle qui vous touche. Et vous ne saurez jamais vraiment pourquoi. Dans la peinture, c'est pareil. Mais il faut réfléchir : si vous trouvez ça beau du premier coup, cela ne veut pas dire que ce sera toujours le cas le lendemain ou un mois après. Il faut qu'il y ait quelque chose de profond, et après c'est là qu'il faut réfléchir.

C'est pour cela que lorsque je suis attiré par certains artistes, je ne m'engage jamais précipitamment, c'est comme se marier tout de suite, vous allez peut-être le regretter.

Mais il est certain qu'au départ, c'est quand même une attirance visuelle, ce qu'on appelle la pulsion scopique en matière amoureuse. Si je vois une œuvre dans un salon, c'est ça qui m'intéresse, et pas le reste.

Tout à l'heure, vous disiez qu'une galerie, c'était avant tout un commerce. Et maintenant, vous parlez de votre relation aux artistes comme d'une histoire d'amour, presque d'un couple. Ce sont deux choses assez opposées, non ?

Oui, mais c'est un commerce très particulier. Ce n'est pas comme vendre de l'art ancien ou des œuvres modernes déjà figées dans l'histoire. Ici, on travaille avec des artistes vivants, et on développe avec eux une relation personnelle. On ne peut pas faire abstraction de leur personnalité. Parfois, on s'entend mieux avec un artiste qui n'est pas forcément le meilleur, mais avec qui il existe une vraie complicité. Cette dimension humaine, émotionnelle, fait partie du métier.

«Il n'y a qu'une façon de réussir, c'est de persévérer»

Une histoire relationnelle mais pas seulement...

Oui, après le coup de cœur, il faut se demander : est-ce qu'il a vraiment du talent ? Est-ce qu'on n'est pas aveuglé ce jour là ? Est-ce qu'il a une volonté de réussir ? Parce qu'il y a des artistes qui sont doués mais qui n'ont pas de volonté, c'est-à-dire petit maître de son quartier, de sa ville ou de son département qui se suffit de cette échelle pour vivre de son art. Forcément, l'artiste pense qu'il est le meilleur, il doit le croire. S'il ne croit pas qu'il est le meilleur, je ne suis pas sûr qu'il arrive à ses fins.

Martial Raysse, dont vous avez annoncé récemment la représentation, a-t-il cette confiance ?

Je connaissais Martial depuis toujours, sans être ami intime. Mais un jour, il m'a raconté une anecdote qui m'a marquée, c'était il y a plus de 30 ans, il m'a dit : "vous voyez, tous ces artistes, un jour, je serai plus grand qu'eux". Bon, si c'est un crétin qui vous dit ça, vous n'y prêtez pas attention, mais Martial Raysse est brillant, intelligent, cultivé... ce n'est pas n'importe qui. C'était peut-être une forme d'ironie ou de provocation, mais... il l'a dit !

Il a eu un succès fou dans les années 60 et 70 avec le Pop Art. Il a tout connu ! La Biennale de Venise, la gloire, la beauté, le succès. C'était un peu la vedette du Pop Art français. Et puis, dans les années 70, il s'est détourné du Pop Art pour aller vers la peinture figurative plus classique, à un moment où celle-ci était démodée. Il aurait pu continuer dans le Pop Art, devenir millionnaire, mais au lieu de ça, il est parti vivre à la campagne, dans une ferme presque en ruine, du côté de Bergerac. Moi je dis chapeau ! Ça, c'est une sacrée démarche ! Il a eu le courage d'aller à contre-courant en choisissant la voie la plus risquée qui est aussi la plus sincère.

La peinture de Martial est fascinante, elle raconte des histoires. Les trois tableaux que je vais montrer à la fin janvier sont là pour montrer tout son génie. Ce sont de très grandes peintures magnifiques. Quand on les voit, on comprend immédiatement qu'il passera à la postérité. Mais cela échappe à certaines personnes, je ne comprends pas. Comment, même un grand directeur d'un grand magazine mensuel me dit "ah, mais tu vas exposer ces horreurs !?"



Martial Raysse, *La Paix*, 2023, Acrylique sur toile, 300x50

ENTRETIEN

Comment reconnaître un chef-d'œuvre, quand certains ne semblent pas du même avis que vous ?

Il n'y a que le temps qui peut vous inscrire dans la catégorie des chefs-d'œuvre. Il y a des gens qui ont plus d'œil que les autres, qui les discernent avant les autres. J'ai montré plus de très bons artistes que tous les autres. Ça continue même aujourd'hui. Il y en a qui sentent les choses.

C'est votre vocation, presque un don, vous l'avez pressenti lorsque vous avez 20 ans ?

Non, je ne pouvais pas le savoir, je ne pouvais pas imaginer tout ce qui allait se passer après. Il n'y a qu'une façon de réussir, c'est de persévérer dans le secteur où vous êtes le plus à l'aise. Moi j'adore rencontrer les artistes et préparer les expositions. Maintenant, pour les mettre sur pieds, je fais des maquettes, parfois pendant des soirées entières. C'est un vrai plaisir. Dans ces moments là, je fais mon directeur de musée.

Vous avez très vite développé vos relations à l'international ...

Les artistes ont besoin d'avoir des galeristes dans plusieurs pays, des porte-paroles. Au début il n'y a avait que l'Europe et New York, mais j'ai toujours eu le goût du voyage. Depuis 1972, je suis allé 250 fois à New York, j'ai fortement développé cette ville car à l'époque, tous les artistes pop habitaient là. La réputation de la galerie est née grâce à ces expositions où j'importais ces artistes. Ce qui est amusant, c'est que dans ces expositions, je n'ai rien vendu. Lichtenstein, même Warhol, peut-être vendu deux briques, mais aujourd'hui il y a deux zéros de plus.

avez-vous un artiste qui vous a le plus marqué ?

Ben, c'est Ben. Un personnage extravagant, c'était un artiste qui a couvert tout le champ de l'art non figuratif, non pictural. Ça fait plaisir d'être dans une exposition de Ben et parler avec lui, c'était une remise en question permanente. Il posait des questions sur lui-même, sur les autres avec un ton très provocateur, très drôle. C'est l'œuvre qui m'a d'abord plu, je suis allé chez lui en 1970 à Nice, où il y avait le magasin.



Daniel Templon et Andy Warhol en 1977 ©André Morain

Après évidemment, chaque artiste a son caractère. Le plus déroutant, c'était Raymond Hains ; le plus intelligent de tous, c'était Arman ; le plus sinistre, Donald Judd ; le plus silencieux, c'était Lichtenstein... Mais les conversations les plus plaisantes, c'était avec Ben.

Vous êtes toujours aussi passionné et absorbé par votre métier, même après 60 ans de carrière ?

Qui se lassera ? Je n'ai aucune raison au monde d'arrêter. Les marchands qui ont laissé une trace, ils ont tous fini en travaillant, en étant dans leur galerie, jusqu'à ce que physiquement, ils ne puissent plus.

Ils sont tous morts au-delà des 92 ans : Sidney Janis, Léo Castelli, Pierre Matisse, Ileana Sonnabend, Denise René, Marian Goodman, Claude Bernard... ça veut dire que c'est un métier qui maintient non seulement en vie mais en forme ! C'est excitant : la rencontre avec les artistes, le public, les gens cultivés... tout cela vous maintient en éveil.. Être actif ici, c'est la meilleure façon de vivre.